



HAL
open science

Valorisations

Henri Galinon

► **To cite this version:**

| Henri Galinon. Valorisations. Qu'est-ce que la science pour vous ?, 2018. halshs-01992790

HAL Id: halshs-01992790

<https://shs.hal.science/halshs-01992790>

Submitted on 5 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valorisations

[in Silberstein (éd.) *Qu'est-ce que la science pour vous ?*, vol.2, Ed. matériologiques]

D'où vient la valeur de la science ? Une première réponse, qui a une longue histoire, affirme la valeur intrinsèque de l'objet de son effort : la connaissance. Et il semble difficile de contester que la connaissance soit un bien et une source de jouissances pour le sujet qui connaît, qu'il s'agisse de contempler la relation immuable unissant les angles d'un triangle, de méditer les découvertes de la cosmologie moderne sur les origines de l'univers, de s'étonner du cycle de reproduction des cigales ou de s'interroger devant les facteurs socio-économiques qui déterminent l'issue d'une élection. Une autre réponse à la question du fondement de la valeur de la science insiste plutôt sur la valeur instrumentale qui lui est conférée par ses produits dérivés, je veux dire les biens matériels et immatériels qui peuvent être mis au service d'autres fins, tels des produits manufacturés, des logiciels, des savoir-faire, toutes choses dont on peut jouir sans connaître ou sans avoir produit la connaissance et qu'accompagnent gains de productivité et, ultimement, de bien-être.

Ces deux réponses à notre question initiale ne manquent pas d'intérêt ni de justesse. Elles ne me paraissent pas, toutefois, épuiser la question. En particulier, je ne crois pas que ce soit là seulement ce qui détermine des esprits à consacrer leur vie, ou une partie de leur vie, à l'activité scientifique. Il y a une autre source de valeur de la science, qui n'est pas directement conditionnée par son succès dans la production de connaissances, et cette source me paraît se trouver dans l'exercice de la recherche lui-même.

Je n'aurais jamais envisagé enfant de poursuivre une carrière scientifique (avant de verser finalement dans la recherche philosophique, mais je veux prendre le mot « science » ici dans une acception large qui ne distingue pas entre les disciplines constituées), si la seule valeur de la science pour moi avait consisté dans sa contribution au bien-être de l'humanité (j'ai honte de l'avouer), ou dans la contemplation d'une connaissance achevée et produite par d'autres. Derrière l'appétit de savoir, derrière même la brûlure d'une question à laquelle nous semble un temps suspendu le récit de l'univers et par là une dimension du sens de notre propre vie¹, il y a les bonheurs et les vertus de la recherche elle-même.²

Il y a, d'abord, les heures de solitude et de concentration arrachées aux contingences des préoccupations quotidiennes, à l'ennui et aux servitudes de toutes sortes. L'esprit qui s'éprouve et s'absorbe dans l'objet de son attention, le sentiment de *paix intense*, la dilatation d'un moment passé à fixer une idée, une intuition. Il y a la vie soudain précipitée sur le fil d'une pensée avec une urgence qui peut abolir toutes les habitudes, tous les sommeils. La patience ensuite de façonner une idée brute, de découvrir lentement ses anfractuosités. Il y a enfin la conversation franche de ceux qu'accaparent les mêmes questions, autour de soi, à travers les pays, parfois à travers les siècles. En plusieurs points de cet arc, une joie d'un certain carat récompense ceux qui ont cherché un peu de l'« or du temps » dans ces parages de la vie.

Il y a ensuite la discipline intellectuelle et morale spécifique à la quête de la connaissance, organisée autour de son idéal de vérité. Le temps que l'on donne à la science, il ne s'agit plus de croire ce qu'on veut, de dire qu'on veut, on s'efforce de se tenir à égale distance du confort de l'opinion et de l'autorité du dogme. L'idéal de la vérité nous humilie et nous grandit ; il nous rend libre en nous contraignant de sa façon si spéciale dans les dimensions fondamentales de notre pensée. On s'efface, on laisse venir ce qui est, on se fait silencieux pour en saisir l'écho, on s'incline devant l'évidence ; on se fait plus rigoureux ; on s'effraie, on s'agite lorsque la piste se perd, puis l'on redouble d'imagination, d'énergie et de toutes les ressources de notre liberté intellectuelle afin de retrouver une voie vers ce qui est : une définition, un axiome, une reformulation, un déplacement, une vision, une conjecture, une hypothèse, une preuve, une expérience peut-être ; si l'on écrit enfin, c'est avec prudence et application, car on veut mériter d'être lu.

¹ Dans mon cas, ce que jeune adolescent l'astrophysique m'avait découvert de l'univers, de son étendue et de son origine, ouvrit une singulière perspective sur le monde et sur moi-même dont l'approfondissement me paraissait absolument valoir d'y consacrer ma vie, même si c'est finalement une autre question qui devait m'arrêter plus durablement (celle de l'existence de la vérité et de la possibilité d'une justification ultime de nos actions). Je suppose que ce genre d'expérience intellectuelle est assez commune.

² Je conserve nettement en ma mémoire deux souvenirs qui devaient longtemps m'en tenir d'indice. Le premier est le souvenir d'une expérience que je fis au collège d'une semaine passée sur un devoir de géométrie – ce problème qui résistait et que, m'absorbant chaque soir dans sa résolution, j'étais pas-à-pas parvenu à circonscrire puis à vaincre. Quelle expérience, de l'effort intellectuel prolongé puis d'une certaine plénitude ! Le second est celui d'un sentiment diffus qui s'établit lentement en moi sans que j'en eus d'abord conscience : il accompagnait la découverte de récits ou de reportages touchant la vie de savants, ou la fréquentation de scientifiques que j'avais l'occasion de voir passer à la maison, et se résume en somme à ceci que ces vies me paraissaient avoir quelque chose d'exemplaire. L'espèce d'*ethos* qui était le leur a exercé sur moi une force d'attraction comme la promesse d'un bonheur qui aurait eu le pouvoir d'effacer dans mon esprit les promesses concurrentes d'autres vocations ou des éclats lointains de l'argent et du pouvoir.

Enfin cette attention à ce qui est s'étend naturellement au travail de ceux qui foulent le même chemin. Peu de circonstances de la vie contemporaine nous invitent à une étude si assidue, si approfondie de ce que d'autres que nous pensent ou ont pensé. Les heures de conversations, de correspondances, les mois et les années de lecture des travaux d'autrui auxquels chacun consacre souvent le meilleur de son intelligence et de son attention, non seulement alimentent des admirations sincères, des fraternités et des compagnonnages joyeux, ils consacrent aussi la dignité de ce qui est dit. Il me semble en résumé qu'il y a une expérience de la recherche scientifique qui transfigure le rapport au monde et au temps de celui qui s'y consacre, et qui est à la fois source d'humilité, d'élévation, de dignité et de joie.³

Les développements qui précèdent, et surtout beaucoup d'autres dans la littérature, de Platon à Villani en passant par Pascal, Weber et Robert Merton etc., permettent de nourrir une réflexion sur ce que la pratique scientifique construit en nous d'expérience du monde et de valeurs, sa contribution au développement de notre meilleure part. Ils invitent à voir dans la science une pratique qui mérite d'être cultivée pour elle-même et non seulement une activité qui vaut ce que valent les produits que l'on peut en détacher⁴ et réemployer à d'autres fins. Et si l'activité scientifique libre est une des formes de vie dont une société s'honore à organiser le développement, alors une pensée politique complète de l'organisation rationnelle de l'activité scientifique doit être informée par la reconnaissance des différentes sources de la valeur de la science – la valeur de ses applications pour ceux qui peuvent en jouir, la valeur de la connaissance pour ceux qui ont accès à cette connaissance, et la valeur, subjective et éthique, d'une vie consacrée à la quête de la connaissance.⁵

Pour répondre à la question qui nous était initialement posée, la science pour nous c'est donc non seulement un trésor partagé pour la contemplation du monde, non seulement un moyen de la maîtrise collective de notre environnement, c'est aussi une activité et l'une de celles qui rendent la vie digne d'être vécue.

Henri Galinon
UCA – PHIER

Né en 1975 à Toulouse. Maître de Conférence en philosophie. Philosophie de la logique, philosophie du langage et épistémologie.

³ Et de tourments, mais c'est une autre histoire. « Ce que cela fait » de faire de la science est parfois entaché d'humeurs sombres, de profondes mélancolies, de terribles jalousies, d'accès et de blessures d'orgueils, de sentiments d'injustice, etc. J'ajoute que je ne prétends pas non plus que la qualité de l'expérience subjective de la science ne serait comparable à nulle autre. Au contraire, il me semble que d'autres activités libres, créatrices et gouvernées par un certain idéal d'excellence en produisent de comparables (dans les arts ou d'autres compartiments de la vie sociale). Et tout ceci ne préjuge en rien de la valeur d'activités entièrement différentes, encore moins – faut-il seulement le préciser ? - de la grandeur d'esprit ou de la noblesse de cœur de ceux qui s'y consacrent.

⁴ On me demande un contre-exemple : je suis tenté de mentionner au hasard l'équarrissage industriel ou la gestion de la *supply chain*, mais ce serait sans doute une assez pauvre caricature. Voir néanmoins la fin de la note suivante.

⁵ D'un côté, on admettra qu'il n'y a pas de raison d'imputer à la société le coût d'une activité dont les bénéficiaires seraient de la jouissance exclusive de ceux qui l'exercent. D'un autre côté, toutefois, si la science n'est valorisée qu'à la mesure de l'utilité que retire la société des produits aliénables de son activité – a fortiori si on se limite à leur évaluation économique -, alors l'activité scientifique changera de nature et les conditions de sa pratique deviendront telles que son exercice perdra toute valeur en lui-même (perte de liberté du choix des sujets de recherche, automatisation etc). La désutilité qui résulterait de ce processus de transformation pour les chercheurs ne serait-elle pas compensée par l'utilité retirée par l'ensemble de la société ? (Et à la limite si, en bon parétien, on ne voulait léser personne, ne suffirait-il pas de compenser monétairement les chercheurs pour la dégradation de leur activité afin que tout le monde s'y retrouve ?). A ce raisonnement, une réponse héroïque mais plutôt hasardeuse consisterait à prétendre qu'une recherche menée dans des conditions trop éloignées de ses conditions idéales d'exercice (au premier rang desquelles conditions il faut sans doute compter la liberté d'esprit avec ce qu'elle implique de facilités matérielles et de reconnaissance institutionnelle – je dis cela en passant) finira par être moins efficace sur le long terme – l'argument du mauvais calcul en somme. (Le fameux : « Ah, mais il fallait de la liberté pour faire la théorie des groupes ou découvrir la radioactivité et, voyez, c'est ça qui paye vraiment aujourd'hui »). Peut-être. Notre perspective ici est différente : nous savons *a priori* que les incitations que l'on crée en évaluant une activité à la seule lumière de ses produits indirects tendent à transformer l'activité d'une façon qui en dégrade la valeur intrinsèque au profit de la valeur indirecte. Or nous prétendons que, dans le cas de l'activité scientifique (et dans bien d'autres, mais c'est une autre question), cette valeur intrinsèque est essentielle. Elle doit donc avoir une traduction politique.